

CHRISTOPHE ARSANGER

LA MÉMOIRE DU
DESTIN

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04250-416-8

Dépôt légal : juin 2024

*« Mon Dieu, gardez-moi de mes amis.
Quant à mes ennemis, je m'en charge. »*
Voltaire

1

Ploc.

Un impact sur son chapeau de feutre gris fait froncer les sourcils de Gustave.

Peut-être une déjection de mouette ? Ou alors une grosse goutte ?

Gustave mise sur la seconde hypothèse. D'une part la mer n'aime pas ces territoires agricoles retirés du littoral, d'autre part il est à un enterrement. Il pleut presque toujours aux enterrements. S'il ne pleut pas, le temps est suffisamment grincheux pour que chacun paraisse triste sans hypocrisie. À l'enterrement de son père également, des visages d'outre-tombe avaient affronté une météo maussade. C'est finalement heureux ainsi ; la pluie convient mieux un jour d'obsèques au cimetière qu'un jour de soleil à la plage.

Gustave lève les yeux pour vérifier. Le ciel a bien étendu son linge humide.

Il est dans un décor de cinéma muet. Le paysage sépulcral a fixé la couleur de la cendre, le costume des quidams celle de la suie.

Ploc.

Une seconde goutte d'eau s'écrase sur son chapeau.

Ploc, ploc, ploc...

La troisième suit rapidement, en tête d'un remarquable peloton.

Ce que dit le curé n'intéresse plus personne. On ne pense qu'à dégourdir les baleines de son parapluie. Gustave n'en a pas. L'eau commence à déborder de son couvre-chef et s'égoutte sur l'un de ses mocassins. Il ne peut guère bouger

ses pieds, coincés dans un cortège de chaussures superficiellement enracinées dans le sable du cimetière. Alors il tourne légèrement la tête pour que l'eau tombe entre les siennes.

Son chapeau fait le dos rond. Il doit protéger contre vents et averses un crâne chahuté de l'intérieur par les remords et les appréhensions. Soixante-douze années de bons souvenirs et d'égarements font chauffer son cortex cérébral.

Il pleut de plus en plus fort.

Le curé psalmodie toujours, comme si de rien n'était, comme si On le protégeait des intempéries. Celui-là aurait pu traverser la mer Rouge à pied et se croire au sec.

Désormais, ses litanies sont en latin.

« In nómine Patris, et Fílii, et Spíritus Sancti. »

Gustave en sourit.

Une langue morte maintenant ! Le curé aurait-il des cachotteries à dévoiler au défunt ?

Gustave ne se sent plus concerné. Il n'écoute pas ces bon-dieuseries. Il n'est pas là pour ça.

Alors il se concentre sur les gouttes qui tombent de son chapeau. Sa nuque se tord sur son socle pour l'orienter plus à droite, plus haut, plus bas, et laisser les impacts de l'eau représenter une figure humide dans le sable. Petit à petit, une croix se profile. Le motif est de circonstance, mais c'est un pur hasard. Il a dessiné une croix par facilité. Avec des gouttes tombées d'un chapeau, il est plus évident de représenter une croix qu'une Joconde.

L'eau commence à alourdir les épaulettes de son pardessus. L'atmosphère est pesante. Il sent une odeur putride autour de lui, une odeur de renfermé, une odeur de vieux engoncé dans un costume humide. À moins que ce ne soit sa propre odeur, celle de l'inquiétude et d'un mauvais rapport avec l'avenir.

Qui sera le prochain ? La moyenne d'âge de ses voisins les désigne tous comme des postulants.

Le jugement final angoisse Gustave. Il n'est pas pressé de passer l'arme à gauche ; il n'aime ni la braise ni les fleurs.

Il relève les yeux au ciel. La pluie semble vouloir accélérer le protocole.

Il recule lentement et dérange quelques individus en s'excusant. Des parapluies le gênent. Ceux qui les tiennent semblent plus contrariés par la texture de l'eau que par l'odeur du sapin.

Beaucoup de jambes au sol l'empêchent d'avancer, des jambes doublées d'une canne pour les moins tremblantes, parfois d'une seconde canne ou d'une chaise roulante.

Il s'extirpe finalement de l'attroupement et remonte lentement les allées. Il respire mieux, ses cuisses apprécient de retrouver leur mobilité.

Son regard balaye des cénotaphes et des tombes à portée de vue. Certaines sont dans un tel état de délabrement qu'elles semblent abandonnées par leurs occupants. D'autres sont volumineuses et riches en ornements, tels des palais miniatures pour des rois sortis de l'antiquité.

Ça leur fait une belle jambe.

En pensant cela, Gustave visualise un tibia et un péroné décharnés. Il en sourit.

Il observe un signe de vie un peu plus loin. Un homme fait de la genuflexion sur la terre fraîchement retournée devant un parterre de fleurs en pot ou en gerbes. Il semble communiquer avec un proche, vainqueur à la loterie d'un voyage dans une autre dimension. *De profundis.*

Partout ailleurs, sur les dalles grises tristes à mourir poussent des lichens et de vieux bouquets en plastique ternis par les éléments et semblables à des fleurs fanées.

Gustave fait balancer sa tête en pinçant les lèvres.

Misérable destin funeste. Les nouveaux nés dans les maternités, les étudiants dans les universités, les retraités dans les hospices, et les morts dans les cimetières. L'existence manque cruellement de mixité sociale. Un cimetière serait bien plus gai avec une crèche et une maison close.

Il le déplore, mais il est trop tard pour refaire le monde.

La mine déconfite, il sort de l'enceinte et s'arrête devant le portail, les mains à l'abri dans les poches de son vieux pardessus, les jambes écartées pour garder l'équilibre sans effort. Son regard se concentre sur sa mission.

Personne ne sort. Le prêtre ne doit pas se faire prier pour continuer ses litanies. On doit encore se prosterner autour du cercueil. Dedans, il y a la dépouille de Gabriel. Gustave ne l'a pas vu depuis un demi-siècle. S'il l'avait croisé vivant, il ne l'aurait sûrement pas reconnu. Et s'il l'avait reconnu, il n'aurait rien eu à lui dire. Pourtant, il est présent à son enterrement. D'autres pourraient venir le saluer une dernière fois ; parmi ceux-là, il espère la venue d'un présumé survivant du lycée.

Une première silhouette imposante passe enfin le portail. Une ceinture de graisse en périphérie du ventre retient son pantalon de l'intérieur. Puisqu'il n'attend pas des jumeaux, il doit carburer à la bière depuis des lustres. Pas le genre de bonhomme qui l'intéresse. Le suivant est sec, avec des rides jugales trop profondes pour être de la classe. À soixante-douze ans, on a les rides moins prétentieuses.

Gustave patiente.

Un autre quidam au visage inconnu sort, puis un groupe, puis un homme seul.

L'expression de Gustave se détend comme si le soleil était subitement revenu.

Celui-là pourrait être Momo, avec cinq décennies de plus. S'il s'agit de lui, ses cheveux en brosse poussent dorénavant entre la bouche et le nez, mais il a le même teint blafard, les sourcils en bataille et des poches sous les yeux remplies par une évidente affliction chronique. Ses épaules rentrées dans le cou font soulever des bourrelets sur sa nuque bien épaisse. Avec ses complexes en bandoulière, son allure est peu fière.

Momo. C'est sûrement lui.

Gustave s'approche du personnage et lui tend la main.

— Bonjour, es-tu bien Momo ?

L'homme écarquille les yeux et garde les siennes au fond des poches de son pantalon de velours. Il est manifestement dans le questionnement. On ne l'a pas appelé ainsi depuis plusieurs règnes de papes. D'habitude, c'est Maurice, ou monsieur Maurel.

— Oui, vous êtes qui ?

— Gus. Te souviens-tu ?

Maurice cherche dans les placards de sa mémoire. Il ouvre plusieurs tiroirs et questionne tous les possibles. Il y aurait un Gus quelque part. Il exhume de vieux dossiers de famille, des archives concernant d'anciens collègues ou des connaissances. Rien ne vient. Pourtant, il ne fait pas semblant de réfléchir.

Puis, alors qu'il allait abandonner les recherches, la connexion se fait. Le son sort seul de son larynx, de façon sèche et peu enjouée :

— Gustave Lépine ?

La bouche élastique de Gustave s'étire au milieu des joues.

— Bravo... après tout ce temps.

Maurice est perturbé. Ce tiroir dans lequel somnolait Gustave Lépine, il aurait préféré ne pas l'ouvrir. Trop de souvenirs abrasifs, trop de plaies mal cicatrisées. Il essaye de ne plus y penser mais le tiroir est coincé grand ouvert. Les vapeurs de rancœur lui reviennent comme un boomerang en plein visage.

Maurice tâche de cacher son inimitié, sans y parvenir. Il n'a pas envie de parler. Il reprend sa marche lente vers sa voiture. Gustave l'interpelle en calquant le rythme de ses pas.

— Veux-tu bien prendre un verre ?

— Non... pas...

— Que fais-tu, sinon ?

— J'rentre chez moi.

— Viens, je t'invite. Je suis content de te revoir.

L'enthousiasme de Gustave tranche avec l'aversion de Maurice à son égard.

— Nan, c'est pas la peine.

— Si, Momo, regarde, le troquet de la place est ouvert. Viens.

Maurice n'aime pas qu'on change ses plans ni qu'on bouscule ses habitudes. Sa chienne Frida doit l'attendre. Il risque d'arriver en retard au réfectoire et il n'a pas prévu la Résidence Autonomie de son absence.

D'autre part, il ne veut pas manquer le journal de treize heures. Du plus loin qu'il se souvienne, il n'a jamais raté ce rendez-vous avec la télévision. C'était une habitude quand

il était marié. Avec Fernande, ils déjeunaient toujours devant le journal télévisé. Ainsi, ils n'avaient pas besoin de se parler pour dissiper le silence. En outre, Maurice a un petit faible pour la présentatrice, Anne-Marie Lapaix. Sa voix sait caresser les poils de ses oreilles. Elle peut parler de la guerre ou de catastrophes naturelles, son timbre fait passer l'horreur pour une douce occurrence.

Maurice consulte sa montre. Il est onze heures trente. En vertu de ses principes immuables, il doit refuser l'invitation.

Mais par-dessus tout, il souhaite profondément que l'homme au chapeau se retire de sa vue.

Il sent la main de Gustave pousser gentiment son épaule.

— Viens, Momo. Une vie passée vaut bien d'être racontée.

Maurice sait que son existence ne mérite aucune attention. Le néant d'une vie inutile ne s'étale pas, et surtout pas à celui qui l'importune. Il va encore se moquer de lui.

Il veut partir. Il jette un œil à sa voiture, son seul point de repère dans un paysage hostile. Si seulement elle pouvait se manifester, klaxonner ou faire des appels de phare. Il la fixe avec insistance. Elle va finir par comprendre et réagir à la fin.

Mais rien.

La voiture se comporte tel un assemblage de métallerie avec ses accessoires monté sur un châssis et dénué d'empathie. Maurice vit son silence comme un abandon.

Si seulement ce Gustave avait pu être dans la boîte à la place de Gabriel.

Il sent toujours la chaleur de sa main sur son épaule gauche. Il exècre cette sensation, alors il accélère pour éviter son contact.

Il aimerait aller dans une autre direction mais ses jambes ne l'écoutent pas. Il traîne les pieds et voit la baie vitrée du troquet et son ossature laquée en bordeaux se rapprocher lentement, et inexorablement.